



HAL
open science

Spiritisme, ADN et constructions identitaires en Islande.

Christophe Pons

► **To cite this version:**

Christophe Pons. Spiritisme, ADN et constructions identitaires en Islande.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2004, 4, pp.88-92. hal-02117674

HAL Id: hal-02117674

<https://hal.science/hal-02117674>

Submitted on 2 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Spiritisme, ADN et constructions identitaires en Islande

Christophe Pons (Laboratoire d'ethnologie méditerranéenne comparative – Idemec, UMR 6591)

« Contemporary Icelanders defined themselves through fidelity to their own early history. While other peoples invent traditions to match a new historical situation, the Icelanders reproduced the celebrated images of another epoch to invent themselves. Far from contributing to their survival, this cultural reproduction may have been directly destructive to their social reproduction. In comparison with the old, 'real' Icelanders, the contemporary people were non-distinct, even invisible. By inventing the Icelanders from past images, the present people was defined out. »

Kirsten Hastrup, *Nature and Policy in Iceland 1400-1800*, 1990, p.194.

Je voudrais examiner ici deux événements historiques qui, prenant place en Islande à près d'un siècle d'intervalle, ont tous deux été marqué par un très fort intérêt populaire. Le premier est l'influence du spiritisme qui a débarqué sur l'île au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, et dont l'importance n'a cessé de croître au fur et à mesure que se développait le mouvement d'indépendance par lequel l'Islande allait s'affranchir de la couronne danoise entre 1918 et 1944. Le second événement, plus proche de nous, marque la fin des années 1990 et se poursuit aujourd'hui ; il concerne la place et l'engouement qu'a pris dans ce pays la recherche sur le génome humain. En apparence, il s'agit là de deux événements qui ne semblent pas avoir grand chose en commun. De manière générale pour l'Occident, le spiritisme a largement perdu de son influence et la tendance est plutôt à le ranger du côté des « croyances » historiquement dépassées, s'étant éteint aussi vite qu'il était apparu, à la manière d'une vaste rumeur. La recherche génomique, quant à elle, nous projette dans l'avenir, tantôt synonyme de progrès, tantôt de dangers éthique — c'est selon —, mais toujours sous le signe d'une science en devenir. Pourtant, si la théorie spirite est aujourd'hui aux plus lointaines marges de la science, il n'est pas inutile de rappeler qu'en son temps elle a aussi pris place dans les milieux savants ; ceux-ci, loin de la rejeter en bloc, se sont au contraire évertués à en tester la validité dans la plus pure tradition positive de l'expérimentation. La vertigineuse quantité d'expériences menées dans les plus grandes Universités, d'un côté comme de l'autre de l'Atlantique, témoigne des espoirs que bon nombre d'esprits éclairés plaçaient en elle, comme le signe d'une science nouvelle vers laquelle il fallait pointer. Au final, son éloignement actuel de l'univers des sciences est plus le fruit d'un abandon que d'une infirmation concertée¹. Par ce rappel historique, je ne veux nullement comparer le spiritisme et la recherche génomique au regard de la science, mais plutôt souligner le fait qu'un Islandais du XIX^e siècle pouvait créditer le spiritisme d'une validité scientifique à la hauteur de celle que son petit-fils, aujourd'hui, accorderait à la recherche sur le génome. Or, ce sont bien ces intérêts populaires, distants de près d'un siècle, qu'il s'agit de mettre en parallèle car l'engouement pour l'épisode spirite au XIX^e siècle peut nous aider à comprendre l'enthousiasme collectif pour la recherche génomique au XX^e. En effet, l'un et l'autre semblent traversés d'une même pensée symbolique sous-jacente qui, à l'occasion de ces événements, a déclenché des analogies entre des principes culturels particuliers. Cette « pensée symbolique » n'est bien sûr pas productrice de ces événements historiques, mais elle est sans doute à l'origine de la forme et de la coloration qu'ils ont pris. Les « principes culturels » dont il est question et que, dans un langage plus moderne on nommerait des « opérateurs conceptuels », sont les catégories d'*identité et d'ancestralité*. Il y a en Islande un fort rapport d'homologie entre les morts et les vivants, à la fois dans la perception communautaire que les vivants se font des morts, en quelque sorte à l'image de leur communauté

¹ B. Bensaude-Vincent et C. Blondel, 2002.

de vivants, mais aussi dans les relations personnalisées que chaque individu entretient avec certains de ses ancêtres qu'il porte en lui. De manière empirique, ce rapport d'homologie s'exprime au travers de relations extrêmement ténues ; non seulement les Islandais comptabilisent leurs ancêtres, mais ils les rencontrent et leur transmettent aussi des messages, entretenant ainsi un partenariat symbolique de longue date². Dans le contexte de cette « pensée symbolique islandaise », les catégories d'identité et d'ancestralité forment un couple indissociablement lié que certains épisodes « marqueurs » pour la communauté des vivants font resurgir avec force.

Spiritisme et indépendantisme au XIX^e siècle

Sans doute le sentiment indépendantiste fut-il présent en Islande tout au long des sept siècles de colonisation qui s'étendent de 1262 à 1944. Mais c'est au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle que surgit un véritable « réveil nationaliste ». Pour les quelques 50.000 Islandais d'alors, ce « réveil » est moins marqué par une lutte acharnée contre la puissance extérieure³ que par le besoin intérieur de reconstruire un sentiment national. Dans cette tâche laborieuse de ré-invention d'une identité à soi, le mouvement migratoire d'une poignée d'Islandais qui partirent s'installer à Manitoba, sur les bords du lac Winnipeg, a joué un rôle important. Ils furent en effet les premiers à recréer une communauté islandaise libre, dite celle du *Vesturheimur*, le *Monde de l'Ouest*. En 1891, ces quelques milliers d'Islandais obtinrent du gouvernement canadien un traité d'exception, leur conférant non seulement un territoire mais aussi la reconnaissance de leur nationalité et de leur langue islandaises, tout en bénéficiant des mêmes droits que tout ressortissant canadien. En retour, cette communauté libérée de la tutelle danoise va alors alimenter l'indépendantisme au pays natal. Cela se manifeste notamment par une floraison de revues qui, éditées au *Vesturheimur*, sont diffusées en Islande en vue de promouvoir l'indépendance. *Grosso modo*, la teneur de ces périodiques s'articule autour de deux thèmes directeurs, étrangement liés. D'abord, comme on peut s'en douter, une réflexion politique interrogeant les modalités par lesquelles une constitution originale pourrait être recréée. Celle-ci devrait affirmer l'identité islandaise en s'éloignant du royalisme danois. Dans cette perspective, on s'inspire largement de l'archaïque république islandaise qui fut fondée en 930, peu avant la conversion au Christianisme. Mais cette réflexion politique s'appuie aussi sur un intérêt passionné pour les théories spirites et notamment sur celles qui mettent l'accent sur le retour des ancêtres. Il est clair que dans la plupart des pays réformés, y compris au Danemark, le mouvement spiritiste est en vogue à la fin du XIX^e. Mais il revêt en Islande une dimension particulière car le *process* de reconstruction nationale repose non seulement sur le besoin d'une constitution républicaine, mais aussi d'une « nouvelle religio », une religion à soi qui tout en demeurant chrétienne se démarquerait aussi du christianisme colonial. Or, le mouvement spiritiste permet la gageure de faire resurgir les ancêtres et de s'appuyer sur eux pour fonder cette nouvelle religion. Selon les propres termes de Haraldur Nielsson, théologien et neveu de l'évêque d'Islande, il s'agit de « reconstruire un luthéranisme rationaliste, fondé sur une foi positive que la voie spiritiste renforcera et anoblira »⁴. Ainsi, de 1880 à 1945, le spiritisme religieux et l'indépendantisme politique confondent leurs histoires officieuses dans les mêmes salons de Reykjavík. Futurs politiciens et hommes d'État, pour la plupart des théologiens et des cléricaux, se réunissent autour de leurs médiums pour des séances explicitement tournées vers le « retour des ancêtres ». Ces expériences spirites, encore non officielles, vont rapidement connaître un succès populaire en se démocratisant dans les campagnes autour de ces nouveaux médiums spirites, anciennement voyants locaux. En 1911, un grand pas vers l'indépendance est franchi avec la création d'une Université d'Islande. Une faculté de théologie est alors immédiatement fondée dans le but de former des pasteurs islandais pour lutter contre l'hégémonie des cléricaux danois. Six ans plus tard, Jón Helgason, le dirigeant officiel du cercle spiritiste de Reykjavík est nommé évêque d'Islande. L'année suivante, le premier décembre 1918, un traité stipule enfin l'autonomie islandaise et dix-huit jours plus tard c'est l'une des premières associations de l'Islande autonome qui voit le jour, l'*Association Spiritiste d'Islande*⁵. Dès lors, le mouvement ne cessera de croître au cours des décennies suivantes, comptant très vite plusieurs milliers d'adhérents et prenant de plus en plus d'importance institutionnelle jusqu'à l'indépendance totale de 1944. Les relations entre ce mouvement et l'Église luthérienne d'Islande demeureront ambiguës ; l'Église ne reconnaîtra jamais les spirites mais ne s'y opposera pas non plus. Jusqu'à une période récente, nombre de pasteurs, théologiens et mêmes évêques afficheront leur intérêt et leur affiliation au cercle.

² Sur cette relation d'échanges entre morts et vivants en Islande, qu'on ne pourra développer ici, C. Pons, 2002-a, 2002-b.

³ Au cours de cette seconde moitié du XIX^e siècle le Danemark se montre de plus en plus conciliant ; en 1874, le roi Christian IX accorde à l'Islande une constitution spécifique, prémisses d'une certaine autonomie vis-à-vis de Copenhague.

⁴ J. Jónsson, « Gu fræi í Haraalds Nielssonar », 1968, pp. 72-73, in W. H. Swatos & L. R. Gissurarsson, 1997, p.167.

⁵ *Sálaransóknafélags Íslands*. Swatos & Gissurarsson, op.cit. p.158 & suiv.

Si ce rapide survol est trop lacunaire pour avoir une réelle valeur historique, il témoigne néanmoins du processus par lequel les ancêtres sont venus servir l'enjeu d'une identité nationale à construire. Il y eut, pourrait-on dire, un infléchissement symbolique du débat politique qui, en posant la question identitaire, a enclenché celle de l'ancestralité. Et ce qui est remarquable, c'est moins au fond que ces ancêtres soient apparus à l'occasion d'un événement important que de les voir surgir sur la scène publique. Le retour des morts venant « régler » des affaires de vivants n'est pas une nouveauté dans la mentalité nordique. Les Islandais (et de manière plus large les Scandinaves) n'ont pas attendu les théories spirites pour faire appel à leurs morts. Mais ces contacts opéraient, généralement, au sein des unités domestiques. Le rôle qu'ils jouèrent cette fois, en asseyant le sentiment nouveau d'une appartenance nationale, eut une dimension collective originale. L'influence du cercle spirite d'Islande déclina peu à peu à partir de la fin des années 1970, les ancêtres retournant alors dans les lieux plus intimes de leurs groupes lignagers. Pour autant, leur rôle public n'a pas manqué de resurgir...

Ancêtres et ADN au XX^e siècle

Après des médias occidentaux, l'Islande connaît aujourd'hui un certain prestige. En effet, ce petit pays aux limites de l'Europe septentrionale est souvent présenté sur un ton élogieux : l'une des plus vieilles république du monde, désormais soucieuse de son régime social, arborant un très haut niveau de vie, n'ayant ni conflit ni chômage, où l'on vit particulièrement vieux au contact d'une Nature sauvage. Mais cette féerie nordique a soudainement été brisée en 1998 lorsque le gouvernement islandais autorisa une entreprise de recherche biomédicale à procéder au fichage systématique de l'ADN de ses 280.000 citoyens. L'entreprise en question s'appelle *deCode Genetics*, elle fut fondée et dirigée par l'islandais Kári Stefánsson mais financée et enregistrée à Delaware aux USA. Par cet accord, l'Islande devenait ainsi la première nation du monde à identifier son pool génomique en comptabilisant la totalité des cartes génétiques individuelles. Un premier intérêt de cet événement est qu'il en ressorti des réactions profondément divergentes, notamment entre la « passivité » islandaise (qui accepta le projet sans grande difficulté puisque hormis quelques groupes d'opposants dans les milieux universitaires, l'opinion publique était favorable à plus de 80%) et la stupeur des médias étrangers, surtout européens, qui ont parfois présenté l'événement sur un ton apocalyptique. Côté européen, il est bien sûr délicat de sonder l'opinion médiatique d'un ensemble de nations et, d'un pays à l'autre, le débat public a focalisé son attention sur des objets variables⁶. Mais l'humeur générale fut celle d'un sentiment d'effroi, dirigé contre l'opinion publique islandaise. Ce qui était particulièrement choquant, c'est qu'il s'agissait d'une nation de l'Occident européen. En somme, il y avait là un non-exotisme qui empêchait de renvoyer cette affaire dans une altérité lointaine, et cette proximité la rendait d'autant plus scandaleuse. Comment se fait-il que des Islandais, qui sont pourtant des gens modernes, baignés de cette même *ratio* positive qui est le propre de l'Occident, puissent moralement et éthiquement accepter de dévoiler et de vendre leur ADN, cette valeur sacré et indivise de l'homme du XXI^e siècle ? Voilà en résumé la teneur de l'incompréhension, ce qu'un article français résumait tout à fait clairement en introduisant son texte par cette phrase : « Cette histoire-là ne se passe ni en Papouasie, ni dans les îles Salomon. Elle se déroule tout près de chez nous, en Europe, au nord du continent, en Islande. »⁷ Pour les Islandais, les raisons de cette acceptation étaient multiples. D'abord, et sans s'y attarder, il faut mentionner une première série de raisons économiques. Le projet *deCode* s'est en effet très vite avéré lucratif en drainant d'importants capitaux (le groupe suisse Hoffman La Roche a investi 200 millions de dollars pour une durée de 5 ans), en créant plusieurs emplois de haut niveau et donnant ainsi des perspectives inattendues dans le domaine de la recherche scientifique. Mais il y eut aussi d'autres arguments qui ont été évoqués par le PDG Kári Stefánsson et auxquels les Islandais ont été particulièrement sensibles. Ce sont ces arguments qui ont fait resurgir les catégories d'identité/ancestralité, articulant le débat national à un autre niveau. Sans doute Kári Stefánsson les a-t-il brandis en connaissance de cause, de manière préméditée pourrait-on dire, sachant qu'il ne pourraient que plaire. Mais ce fut certainement au-delà de ses espérances, de sorte qu'ils ont agi comme des réactifs qui ont stimulé la pensée symbolique sous-jacente, faisant en quelque sorte « vibrer » l'opinion publique en faveur du projet. L'entreprise génomique fut alors propulsée par cette pensée symbolique soudainement réactivée. Et ceci à tel point que Kári Stefánsson devint une sorte de « prophète » dans son pays protestant, une nouvelle figure emblématique et charismatique de l'Islande qui fit la Une de la presse nationale pendant plusieurs mois. Les arguments en question étaient de deux ordres ; un rayonnement international et une nécessaire exhaustivité.

⁶ C. Pons, 2002-c.

⁷ A. Piquart, 2001.

D'abord le rayonnement international car l'Islande allait tirer de tout cela une avancée majeure dans le domaine de la recherche de très haut niveau. *deCode* annonçait en effet qu'en étant renseigné avec précision sur l'identité génomique de ce petit peuple, on allait permettre de grands progrès dans la recherche médicale, comprendre les processus de transmission héréditaire d'un très grand nombre de maladies, à tel point qu'un opposant islandais à ce projet soulignait que le leitmotiv de Kári Stefánsson était en gros de dire à son peuple : « *Nous, Islandais, nous allons sauver le monde !* »⁸ Or, pour un petit pays lointain, que personne ne connaît, qui ne compte que 280.000 habitants et qui a été une colonie pendant sept siècles, que peut signifier tout à coup l'idée de « sauver le monde » ? Ce fut en effet une projection inattendue au devant de la scène internationale, et qui plus est une projection dans la modernité ! Car cette idée de modernité est très importante en Islande. Rappelons que ce pays doit son essor économique et social à la présence américaine qui, au cours de la guerre froide, lui a permis de se développer sur le modèle occidental ; en l'espace de vingt ans, sans même connaître l'étape intermédiaire de la révolution industrielle, l'Islande est ainsi passée d'une situation quasi-autarcique, marquée par le repliement sur l'unité clanique, à une société tertiaire aux premiers rangs des pays les plus riches. Mais cette propulsion étonnante eut pour corollaire un double sentiment ambigu très fort, qui est à la fois de honte et de fierté. Sentiment de honte parce que, selon leurs propres dires, « *Jusqu'à la deuxième Guerre Mondiale nous étions des primitifs, vivant dans des huttes de pierres, recouvertes d'herbe et construite à même le sol. On y menait une existence de misère, on était tous consanguins* ». Mais aussi un sentiment de fierté car ce passé dégradant et primitif est aussi le passé mythique et mythifié de leurs ancêtres les vikings, peuple connu et respecté de tous, dont ils lisent l'histoire dans la prestigieuse littérature des grandes Sagas médiévales. Ce double sentiment se traduit alors par ce qu'on pourrait appeler un *complexe évolutionniste*, c'est-à-dire une sorte de gageure de leur identité collective où, tout en demeurant profondément archaïques, ils doivent aspirer à la plus grande modernité. C'est là bien sûr toute la difficulté de cette identité nationale qui repose sur la double contrainte de ce *complexe évolutionniste*, à savoir « comment peut-on être à la fois archaïque et moderne ? » Car, d'une part, il leur est impossible de construire une image positive d'eux-mêmes sans la rattacher à la notion d'ancestralité, et d'autre part ils sont hantés par l'idée d'avoir été (il y a seulement quarante ans) au bas de l'échelle selon les théories évolutionnistes du XIX^e siècle qui, si elles n'ont plus cours dans les milieux savants, dominant largement dans les représentations communes. À un autre niveau, c'est encore ce même complexe évolutionniste qui explique en partie la frénésie islandaise de consommer tout ce qui passe pour être un signe extérieur de modernité, et surtout de le comptabiliser en se comparant aux autres pays de l'Occident. Ainsi, régulièrement dans la presse islandaise, on apprend l'actualité des derniers records : record du plus grand nombre de robots ménagers par foyers, record du plus grand nombre de connections *internet* par habitants, record du plus grand nombre d'abonnements de téléphonie mobile, etc.

Or, ce que permettait *deCode genetics*, c'était bien une redéfinition valorisante de cette identité ! Avec *deCode*, l'archaïsme islandais devenait l'objet d'un intérêt international, et qui plus est dans ce qui passe pour être le *high-tech* de la modernité scientifique, la recherche sur le génome. Et Kári Stefánsson n'eut de cesse de vanter les mérites généalogiques de son peuple, le seul de tout l'Occident à disposer de familles capables de remonter jusqu'à trente-huit générations, d'identifier de mythiques vikings comme ancêtres fondateurs des lignées, auteurs de cette littérature médiévale dont les Islandais sont aujourd'hui pathologiquement fiers mais qui les rattachent à cette notion d'archaïsme et de représentants du primitivisme parmi les occidentaux. En plongeant ce passé archaïque dans l'ultra modernité, Kári Stefánsson réalisait ainsi la double contrainte du *complexe évolutionniste* islandais... Mais ce tour de force, qui permettait aux Islandais de ré-estimer la représentation de leur identité, n'a pas été perçu de la même manière par les médias étrangers. Sur le vieux continent, l'idée de toucher au génome humain a immédiatement fait resurgir d'autres spectres, ceux de la manipulation génétique et de l'homme modifié. On y a été sensible aux dangers d'atteintes à la propriété privée, aux risques de divulgation des informations individuelles, mais aussi — et surtout — à la manipulation des descendance. Et sur ce dernier point, le fait qu'il s'agisse d'un peuple nordique, baigné de cette imagerie commune de grands blonds aux yeux bleus, a sans doute joué dans le *process* de diabolisation du projet *deCode*. Pour autant, il est remarquable que les Islandais n'ont pas été inquiétés par les arguments de la manipulation génétique des descendance et qu'ils ont pu s'enthousiasmer pour ce projet génomique sans avoir à gérer, en plus, des problèmes éthiques et moraux trop difficiles à penser. C'est là qu'est intervenu le second argument dont nous parlions tout à l'heure, celui de la nécessaire exhaustivité.

Le projet *deCode* insista en effet sur la nécessité du caractère collectif de son entreprise, soulignant qu'une étude sur quelques groupes généalogiques représentatifs ne servirait à rien. Mais le génie de Kári Stefánsson fut de dire qu'en étant le plus exhaustif possible, on pouvait identifier un pool génomique de 650.000 personnes alors que les Islandais ne sont que 280.000 ! Il n'est pas ici question de discuter les arguments

⁸ A. Reverchon, 2001.

de *deCode* mais bien de souligner que, pour tout individu moyen, l'arithmétique paraissait pour le moins étonnante. Comment, en additionnant les cartes ADN de 280.000 personnes, pouvait-on obtenir un pool génomique de 650.000 individus ? En fait, *deCode* proposait une double recherche conjuguant les cartes ADN des 280.000 islandais vivants avec les connaissances généalogiques de toutes les familles actuelles et passées. Dans ce pays où la pratique généalogique est un sport national, le challenge s'avérait possible. Par recoupements génético-généalogiques, on pouvait dès lors retrouver les cartes génétiques de tous les Islandais morts depuis 1915 ! Or, dans les termes d'une pensée symbolique telle que nous essayons de la cerner, un tel argument signifiait que la recherche génomique pouvait retrouver la présence de 370.000 ancêtres dissimulés parmi 280.000 vivants, c'est-à-dire d'opérer la magie arithmétique d'un *pars pro toto* où le tout est supérieur à la somme de ses parties. Pour les Islandais, qui par ailleurs savent très bien compter, cet argument qui donne un total de 650.000 en additionnant 280.000 individus a été extrêmement bien accueilli, car il a achevé d'inscrire le débat identitaire dans un processus d'unification des morts et vivants au sein d'un même et unique continuum généalogique.

En conclusion...

La mise en parallèle de ces événements historiques repose donc sur deux niveaux.

D'une part, ils fournissent un témoignage de l'articulation des catégories d'identité et d'ancestralité au sein de la pensée symbolique islandaise. On notera bien sûr que l'enclassement de ces catégories n'est pas spécifique à l'Islande. Il s'agit plutôt d'un classique de l'ethnographie, nombre de sociétés nous ayant habitués à ce glissement sémantique d'une conception de la personne qui se charge d'appartenances ancestrales. Pour reprendre une formulation désormais fameuse, on est là dans un contexte où « être, c'est participer »⁹. Dans le premier cas, il semble assez clair que la catégorie de l'ancestralité est enclenchée par celle de l'identité ; c'est le contexte historique et social du XIX^e siècle, marqué par une identité nationale à reconstruire, qui appelle l'ancestralité en conférant au spiritisme un rôle et une place fondateurs. Dans le second en revanche, l'articulation s'inverse puisque si le débat public s'est transformé en enjeu d'identité nationale, c'est parce que dès l'abord il s'appuyait sur le passé archaïque et primitif des anciens Islandais.

D'autre part, ces événements témoignent aussi d'un processus original mais certainement récurrent à travers l'histoire de l'Islande (nos deux exemples n'en étant que des illustrations) qui s'éloigne du modèle habituel de réapparition des morts. Nous l'avons dit, les ancêtres relèvent d'abord de leurs groupes lignagers. Même s'il est fréquent qu'ils fassent des incursions dans d'autres familles en fonction des réseaux et relations sociales que les vivants entretiennent entre eux, ils sont néanmoins identifiés en tant qu'individus agissants. En outre, lorsqu'ils se manifestent, c'est toujours dans un but bien précis : annonces de décès ou de naissances à venir, rappel des transmissions symboliques, demandes de services, etc¹⁰. Mais ce n'est plus du tout de ce type de rapport dont il s'agit dans les deux événements historiques que nous venons d'observer. Les morts n'interviennent pas de manière active, en tant qu'ancêtres identifiables et agissants, mais bien plutôt dans une forme passive en tant que propriété collective du peuple islandais. Or, cette appropriation abstraite des ancêtres comme marqueurs de l'appartenance commune est peut être bien, au fond, le signe de la réinvention, toujours renouvelée, de l'identité collective islandaise. Ainsi que le notait déjà Kirsten Hastrup pour une période bien antérieure, « *the Icelanders reproduced the celebrated images of another epoch to invent themselves* »¹¹.

Éléments bibliographiques

- Bensaude-Vincent B. & Blondel C. (dir.) 2002. *Des savants face à l'occulte : 1870-1940*, Éditions de la découverte.
- Hastrup K. 1990. *Nature and Policy in Iceland 1400-1800*, Clarendon Press, Oxford.
- Lévy-Bruhl L. 1938. *Carnets*, PUF Quadrige, 1998.
- Piquart A. 2001. *Islande ; ceux qui ont dit non ! Transfert*, n°13, avril 2001.
- Pons C. 2002a. *Le spectre et le voyant. Les échanges entre morts et vivants en Islande*, Presse Universitaires de Paris Sorbonne (PUPS).
- Pons C. 2002b. Réseaux de vivants, solidarités de morts, *Terrain*, n°38, pp.127-140.
- Pons C. 2002c. De la généalogie à la génétique ; enjeux et contradictions de l'identité collective islandaise, à paraître in : *Actes du colloque « Identité(s) », tenu à Poitiers les 23, 24 et 25 janvier 2002*, Presses Universitaires de Poitiers.
- Reverchon A. 2001. *Steindor Erlingsson, réfugié à Manchester, fuit le fichage génétique islandais*, *Le Monde*, 15/02/2001.
- Swatos W. H. & Gissurason L. R. 1997. *Icelandic spiritualism : mediumship and modernity in Iceland*, Transaction Publishers, New Brunswick (USA) and London (UK).

⁹ Lévy-Bruhl, p.22, 1998.

¹⁰ Sur les multiples causes du retour des ancêtres en Islande : Pons, 2002-a, 2002-b.

¹¹ Hastrup, *Nature and Policy in Iceland, 1400-1800*, 1990, p. 194.